

scènes de jalousie violentes dont vous possédez le secret, je ne vous cache-rai pas que je quitte Paris à l'instant même.

"Adieu, cher, régné en paix."

"RACHEL."

Cette lettre partie, Rachel est venue s'asseoir au chevet de Samuel. Et ils ont uni leurs mains et leurs lèvres; et de la haine à l'amour, la comtesse a passé sans hésitation.

—Pauvre ami, dit-elle, j'ai failli vous tuer!

Alors elle raconta à Samuel ses remords subits, ses angoisses, ses terreurs.

Seule avec sa femme de chambre, elle a eu le courage de le transporter dans cette chambre.

Là, aidée par elle, elle l'a pansé et mis au lit.

Enfin, un valot est allé chercher un médecin. Le médecin est venu; il doit revenir dans la matinée.

—C'est un vieillard, dit la comtesse, mais j'ai eu lui la plus grande confiance; il me fait l'effet d'un puits de science.

—Madame, dit une voix jeune et fraîche, tandis qu'un bras blanc aux attaches robustes soulève une portière de velours, c'est le médecin.

—Qu'il entre, répond la comtesse. Et le médecin entre en effet.

C'est un vieillard, un vieillard de haute taille, vert encore, et dont l'œil est plein de feu.

Il est vêtu de noir et, comme tous ses confrères porte une cravate blanche.

Il salue profondément la comtesse et s'approche du lit.

Mais soudain Samuel poussa un cri:

—Mon père! dit-il.

Cet homme, vêtu de noir cravaté de blanc, ressemble au roulier de la Licorne, au courrier du grand-du, au valet que Samuel chargea de sa missive pour Déborah la juive...

Il ressemble, en un mot, à feu l'acteur Kloss, qui repose et dort son dernier sommeil dans la chapelle mortuaire de Kurbssteinburg.

—Mon père! répète Samuel épouvanté, tandis que la comtesse le regarde avec stupeur.

Mais le médecin, impassible, se tourne vers la comtesse et lui dit:

—Il y a un peu de fièvre, et la fièvre occasionne un léger délire. La preuve en est que ce pauvre jeune homme me prend pour son père, moi qui me nomme le docteur Sarrazin, moi qui suis né à Brio-Comte-Robert et exerce ma profession à Paris, rue de Lille, 39, depuis quarante-trois ans.

Et comme Samuel, hébété, continuait à le regarder, le docteur ajouta:

—Je suis veuf et n'ai jamais eu d'enfants...

IX

Les premiers baisers du vent d'avril caressent les arbres en fleur; les prés sont verts; Paris est joyeux.

Le baron Samuel court au bois.

Il conduit son grand phaéton qu'emportent deux steppers d'outre-Manche. Le docteur est à ses côtés.

Derrière lui, deux grooms en livrée blanche, à retroussis cerise, croisent indolemment leurs bras.

Il est deux heures de l'après-midi.

Le docteur est silencieux, Samuel est pâle, son œil bleu est mélancolique, et le sourire railleur, qui lui donnait un cachet satanique, a lui ses lèvres.

—A quoi pensez-vous donc, maître? demande enfin le docteur.

—A elle, répond Samuel.

Et, cette fois, il n'y a ni ironie dans sa voix, ni expression moqueuse dans son regard.

Samuel aime.

Il aime passionnément, avec fureur, avec folie.

(A continuer)

JE GURRIS LES CONVULSIONS! Lors que je dis que je guéris, je m'entends par dire simplement que je les fais disparaître pour un temps et qu'ils reparaisent après. J'ai fait de ces malades, atteints d'épilepsie ou de hémiplegie, un étude de tout un vie. Je garantis que moi-même guéris les plus mauvais cas. Parce que d'autres n'ont pu réussir, ce n'est par une raison pour que vous ne soyez pas guéris. Maintenant demandez de suite un traité et un manuel gratuits du mon remède infailible. Donnez l'adresse pour l'expres et le bureau de poste. L'essai ne vous coûte rien et je vous vous guérir. Adressez au Dr F. H. G. Scott, Succursale, 57, rue Young, Toronto.



LE CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centins par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons pas aux agents huit centins la douzaine, payable tous mois.

Annonces: Première insertion, 10 centins par ligne; chaque insertion subséquente, cinq centins par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Adressez toutes communications et toutes remises d'argent.

LE CANARD, Boite 1427, Montréal.

LE CANARD

MONTREAL, 2 Avril 1887

LES JOURNAUX DE M. TASSE

Depuis que le petit Tassé s'est vu refusé par les sauvages un siège à la Chambre d'Ottawa, son ambition s'est tournée d'un autre côté.

Il rêve de posséder à lui tout seul tous les journaux de Montréal, et même une partie de ceux de Québec.

Déjà il a offert au propriétaire de la Presse une couple de cent piastres pour ce journal, mais Clément Danseur qui veut gagner au moins cinquante pour cent sur le prix d'achat de la Presse (\$25,000) n'a pas pu s'entendre avec le directeur de la Minerve.

Pou encouragé par cet insuccès Tassé s'est dit: "puis-que je ne peux pas acheter les journaux de Montréal, foudrons en de nouveaux!"

—La Minerve n'apporte la bonne parole que le matin, il me faut un journal du soir; il s'appellera LE TOILE.

En effet il y a déjà quelques jours les journaux annonçaient la prochaine apparition de cette feuille.

Mais le petit Tassé n'était pas encore satisfait. "Un journal le matin, et un autre le soir, ce n'est pas assez pensait-il, dans l'intervalle les feuilles rouges ou nationales auront le temps d'insérer les mauvais principes, j'aurai donc un journal qui paraîtra à midi et qui aura pour titre "Le Soleil".

Lancé sur cette voie le directeur de la Minerve ne peut plus s'arrêter, sur les conseils de M. Marion, il va fonder une feuille qui paraîtra le soir à neuf heures, le public la lira avant de se coucher et cela ne pourra que lui inculquer de saines idées qui seront encore fécondées par des rêves conservateurs, cette dernière feuille s'appellera La Lune."

De fil en aiguille le petit Tassé en est arrivé à conclure qu'il lui fallait au moins une douzaine de journaux pour tenir son public en haleine et d'ici un mois il sortira de l'imprimerie de la Minerve: à six heures du matin; l'antique Minerve;

A neuf heures, "Le Déjeuner" qui, comme son titre l'indique, sera distribué dans les restaurants et maisons de pension à l'heure du premier repas de la journée.

A midi, Le Soleil déjà nommé.

A trois heures, "Le valise" organe spécialement destiné aux voyageurs.

A cinq heures, "L'étoile" pour faire concurrence à la Patrie.

A six heures, "Le Bitter" qui sera destiné à ceux qui prennent un petit coup dans les bars avant leur souper.

A neuf heures "La Lune" dont nous avons parlé plus haut.

A minuit "Le Poker" organe spécialement créé pour ceux que la passion des cartes retient autour du tapis vert et qui auront entre deux flashs le plaisir de lire un article de Passepoil.

A une heure du matin "L'insomnie" journal à l'usage des gens qui se réveillent la nuit ou qui ne peuvent s'endormir; la lecture de la première colonne, toute entière de Tassé, devant les plonger dans un sommeil profond.

Enfin à quatre heures, "Le Chant du Coq" organe consacré à l'échevin Martineau.

Avec une aussi rude concurrence, la lutte ne sera plus possible pour les autres journaux, et il est probable que la Presse, la Patrie et l'Étendard, seront obligés de mettre bas les armes et de capituler devant l'invasion des feuilles du petit Tassé.

MASSACRE EPOUVANTABLE!

L'échevin Jacques Grenier a été massacré lundi dernier d'une façon épouvantable par le Monde. (Voir son portrait à la 4ème page du dit journal.)

Cette suite de massacres que se permet notre confrère envers nos plus honorables concitoyens commence à émouvoir la justice et une enquête est ouverte.

On signale de nouveaux massacres pour les prochains numéros; le rédacteur du Fiolon serait une des premières victimes...

L'ELECTION D'YAMASKA.

Ayant entendu parler de certains faits intéressants publiés dans les grands journaux de cette ville, concernant l'élection d'Yamaska, le Canard a cru devoir envoyer un reporter spécial sur les lieux, pour s'enquérir de tous les détails. Après un mois de recherches, notre représentant a découvert certaines pièces qui annuleront sans doute l'élection du coq du Monde. Il a trouvé entr'autres choses les trois dépêches suivantes qui parlent d'elles mêmes:

Montréal, 21 février 1887.

A Mr. HECTOR BERTHELOT, Yamaska.

Never mind enveloppe. Prends tout de corde.

FABIEN VANASSE.

Yamaska, 22 février 1887.

A Mr. FABIEN VANASSE, bureaux du Monde.

Toute corde usée dimanche. Comment faire?

H. BERTHELOT.

Bureaux du Monde, 22 février 1887.

A Mr. BERTHELOT, Yamaska.

Vanasse parti pour Yamaska. Tête accompagnée. Poches pleines. Demande corde à Têtu.

J. LESSARD.

Il a aussi trouvé une vieille corde à lingo toute usée, deux pièces de vers du poète Têtu et un archet du célèbre violoniste du poll n° 17.

Toutes ces pièces à conviction ont été déposées entre les mains de la police et les coupables paraîtront bientôt devant les tribunaux.

COUPS DE BEC

Une tireuse de cartes de la ville à prédit dernièrement qu'il n'y aurait presque pas d'été cette année, nous aurons de la neige et du froid jusqu'au milieu de juillet, et les chars de la procession St. Jean-Baptiste seront sur des traîneaux.

Cette persistance des grands froids fera un tort considérable à notre commerce et on signalera de nombreuses faillites, parmi les marchands de bière d'épinette.

Espérons que les prédictions de la Pithysa ne s'accompliront pas.

Nous signalons à l'attention de nos lecteurs les gravures qui ornent le feuillet du Monde.

Ces gravures sont faites par un artiste venu tout spécialement de Rome et elles font le plus grand honneur au goût artistique de la rédaction du Monde.

M. Oscar Martel, le violoniste bien connu, va intenter un procès au même journal pour \$10,000.

La raison de cette action est la suivante: Le Monde a publié samedi dernier le portrait de M. Martel sous la forme d'un lion féroce, et M. Martel pense que c'est incompatible avec la profession de musicien.

Ernest Lavigne a promis à ses amis qu'il ne ferait pas un seul calembourg pendant la semaine Sainte.

A LA COUR COUR DU RECORDER.

Napoléon Boisseu un citoyen bien connu de la rue Amherst apparaît dans la boîte, les yeux battus par une nece terrible de la veille. La police a trouvé Boisseu en train de défoncer la porte de la fourrière de la rue Craig. Boisseu qui a le vin tendre voulait en effet passer la nuit avec les animaux.

Mais Boisseu qui n'est pas un habitué de la Cour donne tout au moins une explication originale de l'état où il s'est mis. Boisseu est en effet un adversaire résolu de la diminution du nombre des licences et c'est pour protester contre cette loi qu'il s'est mis en brousse.

Le Recorder.—Votre excuse nous paraît spécieuse et ne peut être prise en considération.

Boisseu.—Excusez. Votre Honneur, et laissez moi développer mes arguments; on m'a dit qu'on allait diminuer le nombre des bars, alors je me suis dit "matin? profitons qu'il y en a encore pour boire! alors je m'as fichu une brousse, mais une brousse à casser la tête à trois vaches!"

Le Recorder.—Votre excuse ne vaut rien, car quand même les licences seraient diminuées quant au nombre, cela ne vous empêchera pas de vous griser!

Boisseu.—Bravo! Votre Honneur! Je vous tiens! Si je peux me griser la même chose, quand il y aura moins de bars, alors pourquoi qu'on en supprime!

Le Recorder.— Vos explications seraient peut-être d'un grand poids devant un meeting d'hôteliers mais ici vous êtes à la Cour du Recorder et si vous n'avez pas de meilleure excuse à donner, vous aurez une condamnation sévère.

L'ASTRONOME ET LE PUIIS

A l'occasion des récents tremblements de terre et à propos de la composition du globe terrestre, un astronome français, M. Camille Flammarion revient sur une idée déjà émise. "Le meilleur moyen dit-il, de connaître avec certitude la composition intérieure du globe terrestre serait de creuser un puits gigantesque de plusieurs kilomètres de profondeur. Un tel travail ne serait point au-dessus du pouvoir actuel de l'industrie. Ce puits serait une source de chaleur humainement inépuisable."

Cette idée a paru tellement bizarre au Charivari, qu'il a imaginé aussitôt une interview fantaisie d'un de ses reporters avec M. Flammarion. Voici ce que raconte notre confrère:

Nous pénétrons dans le cabinet du jeune et déjà célèbre astronome chroniqueur.

Ce cabinet mériterait une description minutieuse. Au plafond, sont suspendus des animaux des différents âges terrestres, des squelettes vénérables du haut desquels des millions de siècles contemplant le visiteur; et là quelques crocodiles avec de longues queues (ce qui les distingue de celui de la Poite-Saint-Martin, qui, malgré la renommée de M. Victorien Sardou, n'a jamais pu réussir à en avoir une). Sur des rayons, tout un assortiment de télescopes, de lunettes, de verres grossissants, de lentilles... à faire envie à Esau!

Le grand savant est là, assis dans un fauteuil à la Voltaire. Aux premiers mots que nous lui adressons, il ouvre des yeux étonnés et le dialogue suivant s'engage entre nous:

MOI.—Vous paraissez littéralement tomber du ciel!

LUI.—Je l'habite, mais je n'en tombe pas.

MOI.—Ainsi, vous n'avez pas conscience de l'accident qui vous est arrivé?

LUI.—Une perturbation, tout au plus,

MOI.—Ah! vous voyez bien!

LUI.—Voici la chose: Je m'étais couché de bonne heure et je dormais profondément, lorsque je sens tout à coup un cervelle rommée, bousculée, mon bon sens jeté à terre, mon jugement cogné contre les meubles. Je me hâte et je m'efforce de rassembler mes esprit épars. C'est alors que je trouve... une idée colossale.

MOI.—L'idée du puits...

LUI.—Oui, l'idée d'un puits de plusieurs kilomètres de profondeur, qui permettrait aux savants d'étudier enfin les secrets du sol que nous foulons, de percer le mystère "qui se cache sous nos pieds..." Il me semblait qu'un tel travail "ne serait pas au-dessus du pouvoir actuel de l'industrie."

MOI.—C'est à peu près le pendant (en sens inverse) de la tour Eiffel?

LUI.—Précisément. Et alors, je voyais déjà tous les soldats du monde entier posant leurs fusils et accourant à mon appel pour prendre part à cette œuvre humanitaire, chacun travaillant selon son grade et ses aptitudes.

MOI.— Comme essai de mobilisation, ça'aurait été assez réussi! Mais qu'entendez-vous par ces mots: "chacun selon ses aptitudes?"

LUI.—Eh bien! les cavaliers perceraient le puits avec leur sabre, le génie le creuserait avec ses pioches et ses pelles, l'artillerie ferait sauter la terre avec ses obus, ainsi de suite. Bref on creuserait par tous les moyens.

MOI.—Avez-vous pensé à l'émotion?

LUI.—Quelle émotion?

MOI.—N'importe quelle, mais on a toujours prétendu que l'émotion creusait.

LUI.—J'y songerai!

MOI.—Dites moi: si, pendant que le forage s'exécute, il survient un tremblement de terre?

LUI.—Oh! j'ai tout prévu. On me consulte assez souvent sur les causes de ces bouleversements, et je réponds toujours sans hésiter. Ces causes...

MOI.—Vous les connaissez?

LUI.—Pas plus que mes confrères, mais j'ai l'air de les connaître, et le public n'en demande pas davantage. A quoi servirait d'être savant, si tout